

11 RB
15 Centimes

N° 14. — Samedi 21 Février 1914

Le Bonnet Rouge

LA SEMEUSE DE MASQUES



— V'là les élections... qui n'a pas son masque ?..

(Dessin de NAM)

La Société Générale Française

Entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat

CONSTITUE UN CAPITAL permettant d'assurer à tous un Patrimoine, une Dot, une Retraite | **REMBOURSE EN CAS DE DÉCÈS** comme Minimum probable l'équivalent des Cotisations versées
ASSURE une protection efficace à la Famille

L'Association en cas de décès de l'année 1912 a donné 456 fr. 16 pour 100 fr. contre-assurés ("Journal Officiel des 9 et 13 avril 1913")

L'ACTIF DE LA SOCIÉTÉ est déposé à la BANQUE DE FRANCE

Versements par mensualités à partir de UN FRANC

Demander tous renseignements au Siège de la Société : 27, Boulevard des Italiens, PARIS.



LES BEAUX BIJOUX
LES BELLES PERLES

SONT ACHETÉS
TRÈS CHER et AU COMPTANT
par
MEYER
56, Bould Haussmann
(Près le Printemps)



-- Architectes, Entrepreneurs --
Tapissiers, Sculpteurs, Décorateurs,
Graveurs, Ébénistes, Ouvriers d'art
sur bois et sur fer, vous avez intérêt
à consulter les ouvrages que met
en vente - - - - -

- **M. TRUCHARD, Libraire** -
- à Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise) -

Vous y trouverez d'excellentes
études sur les travaux se rattachant
à votre profession ! (Plans, Devis,
Croquis, Planches en couleurs).
- - - Facilités de paiement. - - -
Notice explicative sur demande.

IMPEROÉABLE

Marque déposée:
N° 149.361



GARANTI
PUR PARA

le plus fin,

le plus solide, le plus joli de tous les préservatifs.

Six beaux échantillons contre 1 fr. 35 envoyés à la Génération Consciente, 27, rue de la Duée, Paris (XX^e).

Demandez le catalogue illustré.



E. MEZIDON
146, Rue de Rivoli, 146, PARIS
Manufacture d'appareils pour l'usage intime des 2 sexes
Envoi gratuit du Catalogue sous pli cacheté
EXPÉDITIONS SANS MARQUE EXTÉRIEURE

SITUATION lucrative, indépendante à toute personne active, honorable.
S'adresser à la Société générale française, 27, boulevard des Italiens, Paris.

J'ENVOIE discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi recom. 15 cent. en plus. M^o L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

ARTICLES DE FÊTES

Coiffures -- Carnets de Bal
Insignes -- Brassards
Costumes -- Travestis

COTILLONS

DROUAULT

323, rue Saint-Martin

TÉLÉPHONE : ARCH. 24-92

Catalogue illustré sur demande



8, Bd DES ITALIENS

(ADRESSE PROVISOIRE)

TÉLÉPHONE : BERGÈRE 44-51

Secrétaire général :

EUGÈNE MERLE

REDACTEUR EN CHEF :

MIGUEL ALMEREYDA

ABONNEMENTS :

France et Colonies :

Un An, 7 fr. 50. Six mois, 4 fr. 50

Union Postale :

Un An, 10 fr. Six mois, 5 fr. 50

Administrateur :

PAUL RAULT

LA PAIX, MAIS PAS A TOUT PRIX!...

« Paris-Francfort!... Demandez : Paris-Francfort!... » Un flot hurlant de camelots roule sur le boulevard. « Paris-Francfort!... Edition spéciale... article sensationnel... (Pour le camelot parisien toutes les éditions sont spéciales et tous les articles sensationnels.) Paris-Francfort!... »

Quelques-uns des vendeurs prononcent Paris-Francfurt. Il est midi. Le boulevard est en joie. Le cr fait fortune. « Paris-Francfurt!... », reprennent les midinettes. « Paris-Francfurt! », clame un arpète du haut d'un tri-porteur. C'est un succès. La feuille s'arrache.

Je l'achète. Des casques à pointes en première page... des casques à pointes à l'intérieur du journal... « L'invasion allemande... Procédés germaniques... »

Bon ! encore une entreprise d'un de ces fous ou de ces misérables pêcheurs en eau trouble dont parlait notre manifeste de la semaine dernière.

Tiens !... l'article de tête est signé Oulmann... Oulmann ? Je connais... directeur du Ruy-Blas... Ce n'est ni un fou ni un misérable pêcheur en eau trouble. Oulmann... C'est un homme charmant, un esprit cultivé, et assurément un pacifique...

Qu'est-ce qui lui prend ?...

Ruy-Blas cogne assez dur sur les Allemands — qui ne l'ont d'ailleurs pas toujours volé. — Ça ne lui suffit pas?... Ah bien, si ceux-là s'en mêlent !...

**

Or, voyez mon ahurissement. Cette feuille qui pue la provocation, ce Paris-Francfort... (Paris-Francfurt!...) fulminant et pétardier est tout uniment le cri du cœur d'un pacifiste, d'un pacifiste qui s'ignore, voilà tout. Fiez-vous donc aux apparences !...

Fort à propos, dit M. Oulmann, « l'appel aux républicains français » publié dans le dernier numéro du Bonnet Rouge, vient à point, pour ainsi dire, remplacer le programme que nous voulions mettre en tête du premier numéro de ce journal de défense nationale.

Suit un extrait de notre manifeste : Aux Républicains français. Et M. Oulmann ajoute :

« La paix oui, mais pas à tout prix ! »

Mais d'accord, mon cher confrère !... La paix à tout prix ?... au prix d'une humiliation ?... au prix d'une bassesse ?...

Voyons !... Il y a la dignité personnelle, la dignité des groupes, la dignité des partis, la dignité des nations. L'homme qui a le sens de la première a le sens des autres. Nous sommes de ceux-là. Au surplus, la paix par l'abaissement de l'une des parties n'est pas la paix. C'est la domestication, avec la tentation, pour celui qui a eu le dessus, d'aller toujours plus loin dans la voie des exigences.

« Le moyen d'assurer la paix du monde, ajoute le Bonnet Rouge, est : « le rapprochement franco-allemand. »

« C'est possible, c'est même certain et toute autre alliance qu'une alliance franco-allemande est non seulement précaire, mais est une duperie. »

« C'est donc, comme le dit le Bonnet Rouge, avec la seule Allemagne qu'une alliance pourrait être utile, et, avec lui, nous serons d'accord que, seule, elle pourrait arrêter la folie dispendieuse des armements qui nous ruinent et nous épuisent. »

« Mais cette alliance est impossible. »

« Et elle est impossible parce que nos voisins ne la veulent pas »

Qu'en savez-vous ?...

Les journaux allemands ?... Le lieutenant Fortsner ?... Les conseils de guerre prussiens ?...

Est-ce que c'est le peuple allemand, ça... Admettez-vous qu'on juge le peuple français à l'extérieur sur notre presse revancharde, nos soudards (nous avons les nôtres) et notre justice militaire ?...

« D'abord et avant tout, il y a la question des provinces annexées. »

« Aucune entente ne peut être possible tant que l'on n'aura pas trouvé un modus vivendi pour l'Alsace et la Lorraine. »

D'accord encore. Mais pensez-vous que cette question se réglera tant que les deux pays se regarderont en chiens de faïence, que des deux côtés de la frontière une presse infâme exploitera le premier incident venu pour attiser les passions et que vous-même, mon cher confrère, qui êtes au fond un partisan du rapprochement, donnerez l'impression de n'avoir pour l'Allemagne que de la haine ou du mépris ?...

Quand deux voisins se sont pris aux cheveux et qu'un sage, une fois les blessures cicatrisées, veut les réconcilier dans l'intérêt

bien compris de la maison, chacun dit : « Moi, je voudrais bien... C'est lui qui ne veut pas ! »

Disons, nous, que nous voulons bien. Disons-le très haut, sans honte ni fausse pudeur. Faites que le peuple français se prononce, qu'il dise à son parlement, à ses journaux : « Je veux la paix !... Offrez-la loyalement, publiquement, OFFICIELLEMENT à l'Allemagne. Amenez-la à causer avec vous. Les diplomates trouveront ensuite la solution honorable pour les deux pays. L'important est que la conversation s'engage. Pour toute réconciliation, il faut que quelqu'un fasse le premier pas : je le fais ! »

J'entends Oullmann m dire : « Les Allemands, eux, ne feront pas le second !... »

Les Allemands ne feront pas le second pas ?...

En ce cas, je vous fiche mon billet que ce n'est pas moi qui proposerai à mes compatriotes de le faire !

MIGUEL ALMEREYDA.

LES GOUJATS DU ROY



JAMAIS vous ne ferez avouer à un royaliste d'Action française qu'il est battu. Plutôt renoncer à remettre Philippe sur le trône de France !... Dans un corps à corps, un royaliste doit forcément avoir le dessus. Il arrive aux plus malins de récolter des horions. Un royaliste ne peut qu'en donner. C'est une tradition à laquelle les petits sin es blancs tiennent beaucoup. Jadis, quand les Jeunes Gardes rossaient les Camelots du Roy — mon dieu, c'est arrivé quelquefois... — l'Action Française p bliait régulièrement le lendemain un bulletin de victoire. Plus la correction avait été cuisante, plus le triomphe royaliste tait bruyant. C'est une passion.

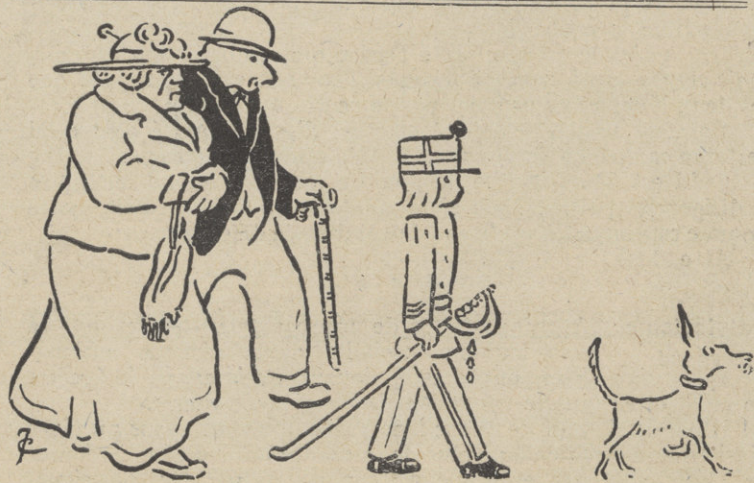
La tradition se continue. Mardi, M. Georges Valois, escorté de MM. de Bruchard et L range, s'est rendu ans les b reaux d Courier Européen, 90, r d Varenne, pour tirer vengeance d'un écho le concernant paru dans ce journal. Dès l'entrée, M. Valois se précipitait, la canne haute, sur le directeur, notre ami M. Paix-Séailles.

A en juger par l'Action Française de mercredi, notre ami aurait été mis en pâte. Il est évident que ce pauvre Valois, taillé pour le coup de poing à peu près comme Maurras l'est pour apprécier la musique, a dû jouer avec Paix-Séailles, qui a trois fois son volume, qui est jeune, vigoureux et particulièrement entraîné, comme le chat joue avec la souris !...

Malheureux Valois !... Mais n'insistons pas. Paix-Séailles ne tire vraisemblablement pas vanité d'avoir corrigé son agresseur. On ne se vante pas d'avoir donné sur les fesses à un enfant. C'est assez d'avoir imposé ce pénible spectacle aux deux compagnons de M. Valois qui ont su rester dans leur rôle de témoins.

L'issue de la bataille n'importe guère. Bat u ou pas, l'acte de M. Valois est l'acte d'un goujat. Les gens de l'Action Française nous ont, d'ailleurs, habitués depuis longtemps à ne plus nous étonner de rien. Ces représentants des belles manières en sont arrivés à défier toutes les épithètes.

M. A.



— Heureusement que les asernes seront sèches quand il portera le costume pour de bon !

(Dessin de JEAN CLAR.)



SOUS NOTRE BONNET

La revanche de M. Deschanel

On a appris, non sans une certaine stupéfaction, l'échec de M. Léon Bourgeois à l'Académie française : l'ancien ministre n'était-il pas présenté sous le haut patronage de M. Poincaré ? Oui mais... ce à quoi personne n'a réfléchi, c'est que M. Deschanel, l'autre jeudi, avait abandonné sa sonnette à M. Augagneur, afin de pouvoir se rendre au palais Mazarin.

Or, le président de la Chambre avait un vieux compte à régler avec M. Bourgeois. Ce dernier, en 1902 — s'en souvient-on ? — avait supplanté M. Deschanel au fauteuil. C'était à l'instant où Paris amusé apprenait que, soupirant de Mlle Eve Humbert, il « avait ses draps » au château des Vives-Eaux, où il était un des plus assidus familiers des fantastiques héritiers de Crawford. Ces choses-là ne se pardonnent jamais. Quelle belle occasion de prendre sa revanche ! M. Deschanel n'y a pas manqué. Et c'est grâce à lui que l'éternel invalide n'aura pas, sous la coupole, le fauteuil où il comptait reposer sa dolente personne.



Où ira-t-il ? Au Sénat, s'il le peut... mais auparavant les radicaux voudraient qu'il se prononce et lui ne veut pas se prononcer et pour cause !

Terrible incertitude...

Il y a bien le groupe mixte Dariac qui semblait tout indiqué, mais il y a aussi dans ce groupe, Thomson et chacun sait que les deux hommes ne peuvent pas se sentir...

Delcassé accuse le député algérien d'avoir suscité contre lui certaine campagne du *Figaro*... Et Thomson est rageur...

Qu'il est donc difficile de prendre un parti quand on aspire à diriger les partis ! Mais si la combine du Sénat réussit, notre homme est convaincu qu'il sera le « Maître de l'Heure »...

Attendons..



Patriotisme Intéressé A grands coups de tambour, les feuilles qui se sont fait une spécialité de la réclame nationaliste, ont dressé, devant Paris effaré, le spectre de la disette, dans le cas d'une déclaration de guerre.

Il paraissait tout de même incroyable que nous ayons pu vivre ainsi tranquilles, pendant plus de quarante ans, sans nous douter de l'effroyable danger suspendu sur nos têtes ! Or, renseignements pris, il s'agit tout uniment d'un fructueux coup de fortune tenté avec succès par les gros pontifes de la minoterie. Nous avons appris, en effet, que les stocks de farines jugés nécessaires allaient

être achetés en participation par l'Etat et la Ville de Paris, qui s'engagent à les payer à raison d'une PLUS-VALUE DE QUATRE FRANCS sur les cours du moment !

Il faudra cent mille quintaux : c'est donc un petit cadeau de 400.000 francs que les bons contribuables vont faire à la meunerie. Le cours du blé est aujourd'hui de 27 francs, prix déjà élevé : on le payera 31 francs, prix de famine ! Les meuniers, qui ont des approvisionnements considérables en grains achetés à bas prix, vont donc réaliser d'excellentes affaires. Y aura-t-il, au moins, une ristourne pour les patriotards ?



Pourquoi on nous empoisonne

Nous avons signalé récemment (7 février) les dangers que fera courir aux Parisiens le mélange au gaz d'éclairage ordinaire, dans les canalisations, du gaz dit « gaz à l'eau », très riche en oxyde de carbone.

Mais ayant fait une enquête sur les raisons qui avaient bien pu déterminer le Conseil municipal à nous faire, de propos délibéré, courir ainsi les risques de l'intoxication par un gaz délétère, nous avons appris ce qui suit.

La Régie intéressée du Gaz, en se faisant adjuger, par la municipalité, le droit de fabriquer du gaz à l'eau, a simplement voulu parer à un risque de grève.

Car il paraît que les cornues de distillation qui produisent le gaz, une fois abandonnées, seraient ensuite très longues à chauffer à nouveau. Il y a là un problème de remise en train qui, en ajournant la reprise de la production, causerait à la Société des pertes considérables. Au contraire, un personnel de rencontre, voire inexpérimenté et même restreint pourra, en cas de grève, suffire à une grosse fabrication de gaz à l'eau.

Il s'agit en conséquence, dans l'espèce, d'une manière de chantage exercé, au détriment de la population parisienne, par la Régie intéressée, à l'égard de son personnel, dont elle pense arriver à brider, par ce moyen, les justes revendications.



Les ennuis de M. Dechelette

Réactionnaire, clérical, frère de l'ancien vicaire général du diocèse de Lyon, il fut élu en remplacement de l'apaisé Morel, relégué au Sénat...

Dernièrement, l'archevêque de Lyon, M. Sevin s'adressait à lui pour l'organisation de son parti catholique...

Le clérical Dechelette reçut l'archevêque comme « un chien dans un jeu de quilles ». Il veut, paraît-il, male mort à M. Sevin qui se serait opposé à la nomination de son frère comme coadjuteur pour la Loire. On sait que cette fonction doit être prochainement créée.

Mais voici que les cléricaux seraient décidés à se venger... en remplaçant M. Dechelette par un gros patron stéphanois, M. Joannes Peillon, plus clérical encore que l'actuel député.

La vengeance est un plat qui se mange froid.

Ce pauvre Béret Il a résolu de défendre et de faire triompher la politique du Maître dans la 2^e circonscription de Saint -Etienne. Il espérait que le Maître viendrait le soutenir.

Mais Briand laissera M. Georges Béret se débrouiller seul... et Georges perdra encore une illusion.

Mais la foi de M. Béret est tenace... Il y a pourtant des raisons pour qu'elle ait été ébranlée.

Lors de la constitution du dernier cabinet Briand, Béret se dit : « Mon tour est venu ! » Il fila chez Aristide.

L'accueil fut charmant. La nomination de notre excellent Georges comme chef ou chef adjoint allait paraître le lendemain à l'*Officiel*. « Tu peux y compter, petit »... avait dit le Maître en le reconduisant.

Et le disciple, la nuit durant, colporta la nouvelle dans toutes les brasseries du quartier.

Les jours passèrent et se ressemblèrent.

Le cabinet fut constitué... sans Georges.

Béret bouda quelque peu... mais il ne renonça pas à l'Idole. Les électeurs de la Loire vont lui tailler une veste.

Comment on pratique la justice au Gabon La région des Bakouanis n'est pas encore soumise ; à l'heure actuelle dans les Bayakas, territoire dépendant de

N'Tima, des nègres sont massacrés en masse dans le silence de leur forêt, parce qu'ils ne veulent pas payer leur impôt à M. Merlin.

Le parlement ignore ces choses ; on les lui tient cachées ; et comment irait-il les découvrir jusque là-bas ?

C'est dans une région si difficile à mener que M. Adam, gouverneur du Gabon, envoyait comme administrateur un fervent disciple de Bacchus !

Ce dernier ne tardait pas d'ailleurs à faire parler de lui.

Un mois après son arrivée, il chargeait deux miliciens sénégalais de N'Tima de partir dans les villages pour la perception de l'impôt, sous l'escorte du sergent indigène du poste Wily Bidia.

— Ce sergent, depuis 20 ans au service de la France, avait toujours été jusqu'à ce jour considéré par ses chefs comme un être dévoué et discipliné.

En cours de route, un des miliciens sénégalais mourut. Fait banal ! il en tombe tant de ces pauvres bougres qui vendent leur peau à la France pour 15 francs par mois !

Mais l'administration compliqua la chose en accusant le sergent et son compagnon, de retour au poste, d'avoir dépouillé le mort de la paye qu'il avait touchée à son départ. En vain les deux noirs protestèrent !...

Furieux de ne pouvoir leur faire avouer leur crime imaginaire, l'administrateur commença par assommer le vieux sergent qu'il fit ensuite jeter à moitié mort en prison !

Tremblant et apeuré, l'autre milicien, voyant que la colère du forcené allait grandissant et tournait à la crise, réussit à se dégager d'un solide coup d'épaules des mains qui le retenaient prisonnier... en attendant son tour de friction ! et se sauva dans la brousse...

Alors, l'administrateur, au paroxysme de la colère courut à sa demeure, prit un fusil de guerre, visa et tira sur le fuyard. Par un hasard extraordinaire, la balle traversa la manche de la vareuse du milicien sans faire plus de mal.

Ce dernier, sûr de son droit, et fort de son innocence courut porter plainte auprès du juge de paix à compétence étendue de Loango.

Le parquet fut informé de la chose, mais on écarta, en haut lieu, l'appareil judiciaire et une simple enquête administrative fut ordonnée !

Résultats : Cinq ans de prison au milicien bien que rien n'ait pu prouver qu'il eût commis le délit de vol qui lui était reproché par l'administrateur !

La « Veine de... Capus » M. Capus, écrivain, jubile... voilà enfin son art falot, bien pensant, sans audace ni invention classé officiel, comme il devait l'être...

M. Capus, commerçant, jubile aussi. Voilà de quoi donner un peu de lustre à une marchandise qui, sur le marché dramatique voit baisser journellement son cours :

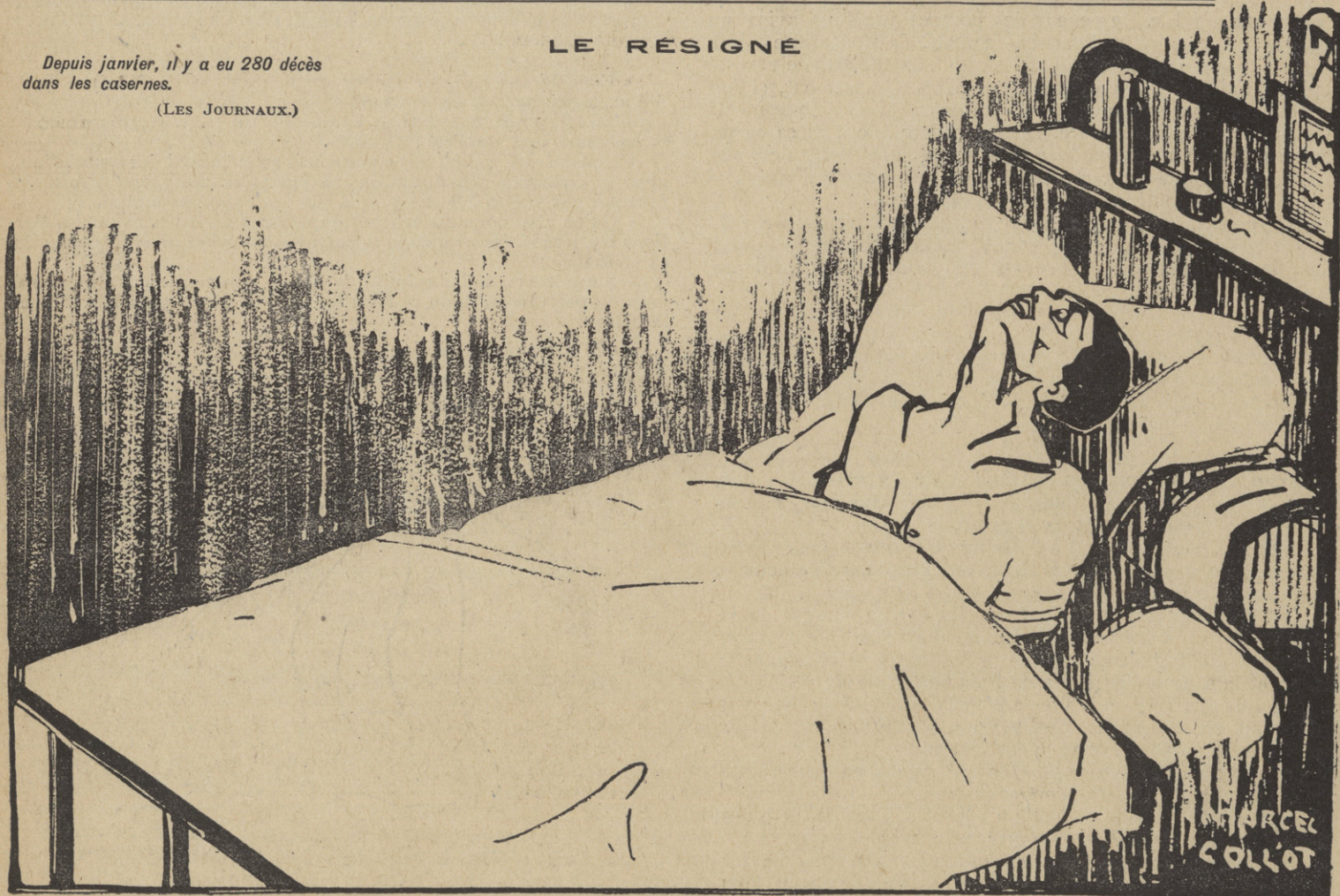
En attendant la dernière pièce de M. Capus *Les Autres* vient, malgré la collaboration de Pierre Decourcelle, d'être... refusée à corrections... si l'on peut dire, à la Comédie-Française.

Pour un académicien, c'est dur.

Depuis janvier, il y a eu 280 décès dans les casernes.

(LES JOURNAUX.)

LE RÉSIGNÉ



— Ça m'est égal de crever, mais je voudrais bien crever chez nous...

(Dessin de MARCEL COLLOT.)

Le sergent Willy Bidia, après avoir usé sa force et sa jeunesse au service de la colonie : Renvoyé sans ressources dans ses foyers. Quant à l'administrateur, il figure au tableau d'avancement.



Embrassons-nous de Folleville M. Briand, qui n'est pas un sot, a parfaitement compris qu'il lui serait à jamais impossible de reprendre le pouvoir et de le conserver sans l'appoint d'une importante fraction des gauches.

Tout son plan est de dissocier, de désagréger ce bloc de la gauche radicale et radicale socialiste contre laquelle son effort s'évertue afin de reconstituer une majorité pour sa politique de digestion républicaine. Il lui faut donc, cherchant à frapper les chefs, ménager les troupes, et lier partie avec les subalternes.

C'est pourquoi il multiplie maintenant les anathèmes à la Droite, afin de ne pas effaroucher les radicaux qu'il veut entreprendre, et il entre en conversation avec eux individuellement. Au Havre il a nettement repudié les concours de droite :

Les comptes rendus des agences du discours de M. Briand ont omis intentionnellement une phrase qu'il a prononcée et qui a provoqué des murmures dans l'auditoire, car il y avait plus de la moitié de la salle composée de membres des Cercles catholiques et de l'Action libérale du Havre. Cette phrase a été publiée intentionnellement dans l'organe réactionnaire du Havre, le *Havre Eclair*, et la voici :

Arrière les hommes de droite ! Nous n'avons pas affaire à eux ! Nous ne mettrons pas notre main dans leur main ! Nous ne ferons pas leur jeu !

Cette phrase qui n'a pas été publiée à Paris est montrée, soulignée au crayon bleu, aux députés radicaux qu'on suppose unifiés malgré eux, et aux républicains de gauche.

Et M. Briand ajoute : « La meilleure preuve que je suis résolu à pratiquer l'union à gauche, c'est que je m'oppose résolument à ce que l'on désigne des candidats contre tous ceux qui m'ont donné leur vote pendant que j'étais au pouvoir. Après les élections, la situation s'éclaircira et nous formerons une puissante majorité de gauche pour un programme de réalisations ».

Voilà ce que dit M. Briand à ceux dont il espère l'appui quelque jour... Et ils sont nombreux.



La macabre aventure L'entrepreneur des pompes funèbres avisa un jour M. Daussin, le maire de Montataire (Oise), que le corbillard était dans un état de vétusté des plus inquiétants. D'urgentes réparations s'imposaient, si l'on ne voulait pas courir au-devant d'un accident.

— Bah ! répondit le maire. Il peut encore aller ! Si ça casse, on le verra bien. La marchandise qu'il porte, après tout, n'est pas bien fragile... ajouta-t-il avec ce tact que tous ceux qui connaissent ce maire-phénomène ont déjà pu apprécier...

Dernièrement, avait lieu un enterrement. L'entrepreneur, juché sur son siège, se dirigeait vers la maison mortuaire quand soudain, le corbillard s'affaissa, refusant d'aller plus avant. Encore avait-il eu le bon esprit de se briser à vide !

Pour remplacer le corbillard indisponible, on réquisitionna un véhicule de fortune, une lamentable bagnole à deux roues, qui geignait à chaque pas. On fixa hâtivement les traits du cheval avec du fil de fer, dérobé aux haies voisines. Et l'on partit...

Le spectacle était triste, triste... C'était, il est vrai, l'enterrement d'une pauvre femme...



La réserve du Budget Ce n'est pas du budget de l'Etat qu'il s'agit, mais des budgets de publicité des récents emprunts serbe et russe.

Ces budgets, contrairement à l'attente de la presse, condamnée par la Chambre à mourir d'inanition, ont été considérablement et anormalement réduits.

Il n'est pas douteux cependant que les agents chargés de la distribution de ces budgets les ont établis selon le barème d'usage, la proportion étant généralement la même entre le montant de l'émission et la somme distribuée en frais de publicité.

Si les fonds distribués à la presse pour la publicité de ces deux emprunts ont été si maigres, c'est qu'une partie importante du budget prévu a été détournée de sa destination.

Quelques personnes bien informées se disent en mesure de préciser. On pourrait même donner des chiffres.

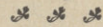
Où sont allées les sommes détournées ?... Nombre de gens avertis le murmurent. *Le Bonnet Rouge* va le dire :

Le distributeur de publicité des budgets russe et serbe fut M. Lenoir dont les relations étroites avec M. Caillaux sont bien connues, M. Lenoir, malade, est depuis plusieurs semaines sur la

Côte d'Azur. Mais toutes les dispositions étaient prises. Et M. Bourgarrel, fondé de pouvoir de M. Lenoir, a dû se débrouiller, c'est-à-dire, calmer les exigences de la presse, avec les sommes mises à sa disposition. Ces sommes représentent environ la moitié de la somme consacrée à la publicité par les banques. L'autre moitié est « réservée ». M. Lenoir la tient à la disposition de M. Caillaux.

M. Calmette n'avait pas prévu cette combinaison-là. Mais puisqu'il la connaît, pourquoi n'en a-t-il pas parlé ? Aurait-il reçu des instructions spéciales des banques intéressées ?

La moralité de cette histoire, c'est qu'il faudrait exiger la publication des budgets de publicité des emprunts d'Etats. Certains économistes « éminents » la trouveraient mauvaise, mais le public au moins saurait où va son argent.

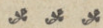


Qui en veut ? On demande un candidat. Mais oui, à deux mois des élections, au pays de Chéron, grand orateur à la barbe fleurie, on en est encore à chercher un candidat républicain.

Chéron-tan-plan avait bien déniché Paté. Mais depuis, il y eut la constitution de la grande fédération dite des gauches, et l'imprudent Paté s'y montra. Les bleus de Normandie en virent d'indignation et l'aide de camp de Briand préféra retourner se faire battre au onzième.

Depuis, impossible de trouver un candidat sérieux contre M. Jules Delafosse. On eut beau pressentir un conseiller municipal radical de Paris, un ancien sous-préfet, deux conseillers généraux, deux maires, quelques adjoints et conseillers municipaux normands, personne ne voulut accepter le périlleux honneur de défendre, devant le suffrage universel, le tambour-major Chéron et la République.

Au dernier moment, le bruit court que notre confrère Maurice Canu, secrétaire du gouvernement de la principauté de Monaco, consentirait à prendre le poste déserté par M. Paté. Mais M. Chéron n'a pas encore interrompu ses recherches.



Le Déserteur En attendant, signalons aux électeurs du onzième cette manifestation significative, que les quotidiens parisiens ont passée sous silence :

Le Comité républicain de l'arrondissement de Vire, réuni sur la convocation et sous la présidence de M. Charles Berger, a voté l'ordre du jour suivant :

« Le Comité,

« Considérant que M. Henry Paté, dont la candidature avait été acclamée par les associations républicaines en août dernier a été, depuis cette date, le candidat incontesté du parti républicain dans l'arrondissement de Vire ;

« Considérant qu'il avait commencé, avec l'appui des associations, avec le concours des militants du parti, sa campagne électorale, tant par des visites à domicile que par des réunions publiques ;

« Qu'en abandonnant son poste quelques semaines avant les élections il a jeté le désarroi dans le parti républicain qui avait mis en lui sa confiance ;

« Lui adresse, à l'unanimité, le blâme non seulement du comité, mais du parti républicain tout entier pour sa défection à la veille de l'élection. »

Quelle gifle, mon capitaine !



NOZIÈRE



(Dessin de Bib.)

Une barbe précédée d'un lorgnon et suivie d'une cravate Lavallière.

Il rit la bouche en avant... pour montrer qu'il a des dents longues et pointues. Jadis il fut le Guy Launay du «*Matin*», le Nozière du «*Temps*»... passé, l'«*Illustration*» de M. Baschet et l'«*Intransigeant*» critique du quotidien vespéral.

Il n'est plus tout cela... mais se consacre désormais à la «*France*» sous les ordres du général Putz...

Et mon Dieu c'est quelque chose encore... Il critique avec bonhomie... se montre indulgent envers les petites femmes... disserte de tout avec érudition et remonte volontiers au déluge pour démontrer que Bernstein procède d'Euripide et que Rostand de Cambo n'est qu'un sous Flaute basque. Nozière-Weill ne dédaigne point de fréquenter la noblesse. Il flirte à droite et se montre volontiers en compagnie de comtesses authentiques et de vieux barons...

Il fait encore la pluie et le beau temps dans l'entourage artistique du comte de Chantilly... et se plaît à faire gronder le Tonnerre du Comte Clermont.

Jadis il débuta au théâtre dans de petits marivaudages spécieux... puis il résolut de ne plus rien créer de son imagination fatiguée.

Il jugea meilleur d'emprunter au riches...

Il écrivit une pièce sur la guerre de 1870... avec Descaves. Et maintenant qu'il s'est «*saigné*» au quatre veines pour concevoir ce drame historique, il va revenir à ses chers auteurs russes.

Il n'épargnera aucune œuvre de Tolstoï ni de Dostoïevsky... Il les mettra toutes... en pièces.

CHEZ LES BARBARES

Un chinois égaré dans Paris et voulant demander à un agent le chemin de la place Clichy, prononça : Pachichi. On l'arrêta sur le champ.

(LES JOURNAUX.)

O bon Chinois, fils du Céleste Empire,
Qui dans Paris vins promener tes pas,
Ne crois-tu pas que l'Occident est pire ?
Crois-tu pas ?

Dans le dédale et des rues et des places.
De ton chemin le fil ayant perdu,
Tu confonds tout, soudain, tu t'embarrasses,
Eperdu.

— Confucius, dis-tu, miséricorde !
(Bien sûr, Chinois, tu le dis en chinois).
Puis découvrant un agent, tu l'abordes
En émois.

Te rappelant tout juste ton adresse,
Aux environs de la place Clichy,
A l'agent tu dis avec politesse :
— Pachichi !

— Hein ? Pachichi ? Nonobstant qu'il se fiche
De moi prestige et de l'autorité !
Vilain magot à tête de potiche,
Boîte à thé !

— Pachichi. — Quoi ! Non, mais c'est qu'il insiste !
De ce coup-ci, Chinois, que je t'y prends
A te conduire en vrai récidiviste
(Tu comprends ?)

Oùst ! A la boîte ! » O Chinois de la Chine,
Tu le connais, l'Occident, maintenant ?
C'est la contrée agréable, divine,
Où l'agent,

Qu'il soit muni d'un bâton ou d'un sabre,
Arrête tout : les voitures, les gens,
Les très barbus aussi bien que les glabres,
Les enfants

Ou les vieillards, les gros, les gras, les minces,
Les simples ou les faiseurs de chichi,
Quand ils ont dit, ainsi qu'en leurs provinces :
Pachichi !

O bon Chinois, retourne dans ta Chine
— Comme la France, en République aussi —
Doux mandarin, aime ta... mandarine
Et dis-lui :

— O Fleur de Thé, l'Occident est barbare ;
Pour un seul mot de travers prononcé
J'y fus saisi — et ce, sans crier gare —
Et forcé

De suivre au poste un agent implacable...
— Qu'est-ce qu'un poste ? implore Fleur-de-Thé.
— C'est un endroit sinistre, inhabitable,
Et détesté

Sur l'huis duquel on a, fait incroyable,
Peint d'un trait noir, d'un drapeau surmonté,
Ce mot bizarre, étrange, inexplicable :
Liberté.

WHIP.



LES DÉCÈS DANS LES CASERNES

Depuis Janvier, il y a eu 280 décès dans les casernes.
(LES JOURNAUX.)



— Heureusement que nous avons trois classes, sans quoi il n'en resterait plus dans les rangs ?

(Dessin de VIDAILLET.)



GUEULES de Bois

ARLEQUIN

Moins naïf qu'il ne l'affirme, vêtu de morceaux de toutes nuances, preste et souple, il change d'opinions comme un homme d'Etat. Son âme est à vendre et une fourberie ne lui pèse guère. Les carreaux de sa veste sont noirs et rouges ; s'il lui est utile, il jurera qu'ils sont verts. menteur, rusé et sans conscience, Arlequin a toutes les qualités d'un ministre.

POLICHINELLE

Il veut faire croire qu'il est un foudre de guerre. Sa voix enrhumée ne parle que de combats, de revanche. Avec des trémolos et des larmes feintes, il pleure d'un œil, guignant de l'autre les sots qui se vont faire rosser à sa place. Si on érige des statues sans lui demander avis, il fait du bruit comme quatre cents diables, mais si on le cherche, il disparaît, quitte à revenir lorsqu'il n'y a plus de danger. Pour fleurir sa ceinture, il a cueilli la fleur de lys.

Pan, qu'est-ce qu'est là ?
C'est la camelote qui s'avance.
Pan, qu'est-ce qu'est là ?
Qué polichinelle que v'là !

PIERROT

Pierrot est encore blême, parce qu'un chanteur doit être pâle, mais les clairs de lune ne le voient plus errer, famélique, sous les frondaisons. Pierrot dort la nuit maintenant, près de sa grosse épouse. Ils ont villa à Trouville et des rentes sur l'Etat. La poésie est devenue une carrière : Pierrot aligne ses vers comme un bureaucrate ses additions et surveille le budget de sa cuisinière, en bon bourgeois. Pierrot flirte avec l'Académie. Bedonnant, chauve et gras, il fera quelque jour avec elle un mariage de raison.

COLOMBINE

La petite a son brevet supérieur, mais comme l'instruction est encombrée, elle s'est mise femme de chambre chez une cocotte. Elle lui sert de secrétaire, écrit les lettres enflammées à l'amant de cœur et les bourdes que doit avaler le barbon. Précise dans sa comptabilité, elle guette avec patience le moment favorable pour lâcher sa maîtresse, en lui enlevant son plus sérieux entreteneur.

SCAPIN

Scapin méprise son maître, car celui-ci se ruine, tandis qu'il s'enrichit. Il ne bâtonne plus les créanciers, mais s'entend avec eux et touche sa petite commission. Modérément, il joue aux courses et rattrape sur son maître l'argent qu'il a perdu. Sa tenue est sévère et digne : il laisse maintenant à Léandre les habits de fantaisie et préfère de beaucoup à cet écervelé, le vieux Géronte qu'il approuve. Scapin finit patron d'hôtel meublé.

LE DOCTEUR PANTALON

« Médecin pour dames », il a trouvé cela. C'est une carrière de tout repos. On le dérange fort souvent, mais jamais assez, à son gré car ses sourires rassurants se payent très cher. Il adopte toujours la dernière mode en fait de médication et dès que cela ne se porte plus, change son ordonnance. D'Isabelle la brune à Léonide la rousse il trotte et sait comprendre que lorsque le corps ne souffre pas, c'est le petit cœur qui pâtit. Il feint l'attendrissement, encourage les belles, mais ne les console pas, car il tient à être payé. Puis rassasié de soupirs et de vapeurs, il couche avec sa bonne, une large maritorne qui lui tient son lit chaud.

FANNY CLAR.

QUINZE-MILLE

M. Charles Benoist



Petite taille, les cheveux grisonnants taillés en brosse, nez retroussé et barbiche en pointe, l'œil vif et mobile derrière le lorgnon, le metteur en scène de la R. P. a débuté dans la carrière comme secrétaire de feu Hervé-Mangon, aux temps lointains où florissait au Parlement la politique centre-gauche et le ministère de Marcère.

Travailleur obstiné et inlassable, M. Charles Benoist eut tôt fait de s'assimiler tout le bagage des connaissances indispensables à la vie publique.

Orateur, juriconsulte, écrivain — et mystificateur émérite — il possède à fond l'art subtil de la parole, comme aussi de la controverse des problèmes de droit les plus ardues. Son style est élégant et raffiné, malgré qu'un peu prétentieux et doctrinal. Mais — toute médaille n'a-t-elle pas son revers ? — le théoricien de la « proportionnelle » est un caresseur de chimères. Il s'obstine, en raison de la fertilité même de son esprit, à voir les hommes comme ils devraient être, au lieu de les juger comme ils sont. Son imagination répugne aux réalités. Ses idées de réforme électorale, traduites en texte de loi, ont abouti à une telle alchimie, que tout est toujours à recommencer. Ne vous y trompez pas, toutefois. On raconte couramment que M. Charles Benoist — tel Hamlet — n'a provoqué toute cette confusion que pour aboutir à un objet bien déterminé. De ses mains fluettes, l'historien de Machiavel serait en train de tisser le filin destiné à étrangler « la gueuse », comme disait jadis Paul de Cassagnac. Qui vivra verra !...

M. Messimy



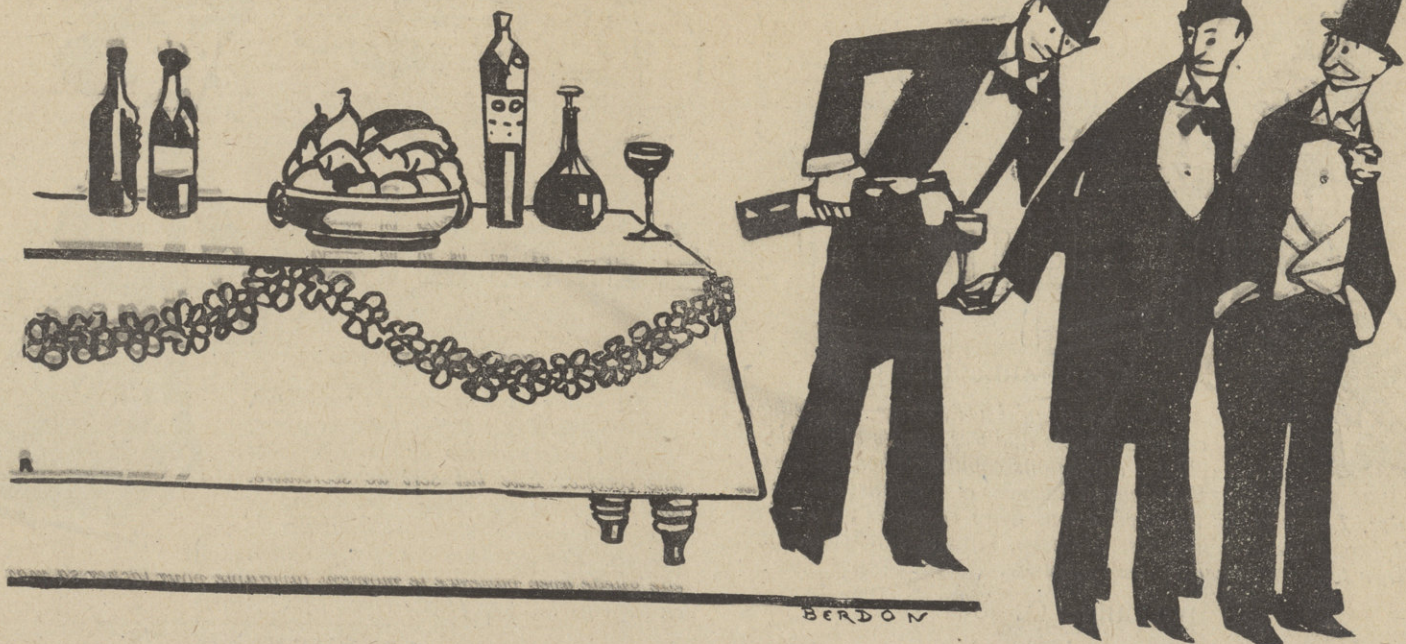
est le politicien profiteur. On sait avec quelle désinvolture M. Messimy lâcha ses électeurs du quatorzième arrondissement de Paris, pour solliciter un mandat législatif dans l'Ain. Solliciter est une façon de parler, car l'ancien ministre de la guerre règne, dans l'arrondissement de Trévoux, à la manière d'un seigneur féodal.

Arrêtons-nous, un instant, à Charnoz, près Meximieux (Ain). En ce pays où, au printemps fulgurent les richesses de toute la gamme des coloris de la reine des fleurs, M. Messimy, sans crainte des indiscrets, vient, pendant les vacances parlementaires, faire de philosophiques réflexions sur la bêtise humaine, en général, et la candeur des électeurs, en particulier. Trente-cinq hectares de parc entourent la roseraie du baron de Charnoz qui est maire de l'endroit, naturellement.

Au physique M. Messimy incarne le personnage du pédagogue grognon. La face écrasée, barrée d'une énorme moustache rousse, est franchement antipathique. Langage décousu comme les idées. Deux fois ministre déjà, on n'a jamais su pourquoi ni comment, le franc-fleur du quatorzième rêve de le redevenir, dans n'importe quelle combinaison, où il acceptera un portefeuille, n'importe lequel.

Est certain de sa réélection, malheureusement pour la République, qui n'a pas de plus dangereux amis que les politiciailleurs du genre de celui-ci...

AUX ÉCOUTES



Ceux qui sont en danger

C'est d'abord, dans le treizième, « Mocieu » Charles Lebotcq. On sait que cet honorable, lâchant son quartier populaire pour les avenues réservées aux gens chics a jugé bon de faire réinstaller dans un modeste appartement de sa circonscription, un lit, une table, deux chaises, un buste de Marianne et quelques autres accessoires du même genre.

C'est insuffisant, paraît-il ; une vaste coalition s'est formée pour démolir l'adhérent à la Fédération d'Aristide. Deux mille citoyens, affirme-t-on, ont déjà envoyé leur signature et leur cotisation. Cela chauffera, d'autant que les Unifiés, les Indépendants et les Radicaux eux-mêmes ont soupé du Saint-Georges des appareils automatiques et juré de le démolir. En attendant, aux abords des bars de la place d'Italie, Charles se démène beaucoup ; mais il semble bien qu'il est un peu tard.

* *

Un autre Q. M. dont l'élection ne marchera pas non plus toute seule, c'est l'honorable M. Simyan.

Les postiers ne lui ont point pardonné sa tenue ou plutôt son manque de tenue au cours des dernières grèves et, pour le battre, un comité s'est formé sans distinction de partis.

Fin janvier, la souscription ouverte contre Simyan s'élevait à sept mille trois cent trente-huit francs quatre-vingt centimes. Quelques milliers de francs viendront fort probablement grossir encore ce trésor de guerre.

Des journaux sont prêts qui, le moment venu, commenceront « contre le fantôme » une attaque vigoureuse et réglée et, s'il en réchappe, ce ne sera vraiment pas de leur faute.

* * *

Les torchons et les serviettes

« Il ne faut pas les mélanger », dit un proverbe populaire. C'est aussi l'avis de M. Georges Lecomte, directeur de l'École Estienne, qui, à défaut d'autre talent, connaît du moins celui de mener sa barque.

Jadis, les braves ouvriers qui, pour parachever leur éducation technique, assistaient aux cours du soir donnés à l'École, avaient le droit, en attendant leurs professeurs de se réunir dans la grande salle des pas perdus et de confabuler de leurs affaires.

Cela durait depuis vingt ans. Mais dans la salle en question aboutit l'escalier qui conduit à l'appartement du « tapis ».

Les cottes bleues et les blouses noires pouvaient se trouver un instant confondues avec les robes de soie des belles madames et les fracs des beaux messieurs qui viennent le soir faire leur cour au directeur littéraire du *Matin*.

Le tapis a mis ordre à cela. La salle des pas perdus vient d'être interdite aux assidus des cours du soir. Dorénavant ils se réuniront dans un coin mal balayé, éclairé par un vague bec de gaz, sans siège d'aucune sorte, vague réduit prélevé sur l'ancien préau.

C'est ainsi que M. Georges Lecomte favorise les œuvres post-scolaires et manifeste aux ouvriers laborieux, à ceux qui veulent s'instruire, sa sympathie.

Cela n'empêche d'ailleurs point l'excellent tapis, aux réunions du comité de Patronage, de congratuler, féliciter et exalter les mérites de M. Charmant, délégué ouvrier de la chambre typographique parisienne.

Mais M. Charmant ouvrier, représente une force, et le reste, cela ne compte pas !... pas encore du moins, M. Lecomte, mais soyez tranquille, cela viendra !

* * *

Au pays du mufle

Nous avons révélé les charmants procédés de M. le directeur de l'hôpital d'Héroid faisant arbitrairement perquisitionner chez une infirmière, chambardant son appartement, et laissant supposer à tous les locataires de la maison qu'elle habite, de même qu'au concierge, que cette honnête femme était soupçonnée de vol.

L'administration, disions-nous, est saisie de l'affaire. Aujourd'hui, le bruit court que, non seulement l'infirmière était déboutée de sa plainte, mais qu'on a menacé la pauvre femme de la flanquer à la porte si les journaux étaient saisis de l'incident.

M. Mesureur couvre son subordonné, lequel s'est justifié, paraît-il, à ses yeux, en affirmant que c'était l'infirmière qui avait demandé elle-même la perquisition.

À la muflerie la plus intégrale, ce monsieur joint l'impudence la plus parfaite ; mais à qui fera-t-il croire ce qu'il avance ?

L'administration prend-elle les infirmiers pour des poires et le public pour un imbécile ? En attendant, nous allons voir, si on aura le culot de mettre à exécution cette menace, et si une honnête femme, déjà persécutée par son directeur, doit encore perdre sa place parce que, à son insu, le *Bonnet Rouge* aura révélé les honteux agissements dont elle est victime.

* * *

L'Instruction publique

Elle ne porte pas sur la géographie, l'Instruction qu'ont reçue les employés du ministère de ce nom.

Nous relevons en effet, dans la promotion des palmés :

Guénôt (Louis-Emile), administrateur de la mutualité scolaire à Chennevières-sur-Marne (Seine-et-Marne).

Mme Eynard, née Mercier (Marguerite), artiste peintre à Meudon (Seine).

Or, Chennevières et Meudon sont toutes deux en Seine-et-Oise !

Et dire qu'il était si simple de ne pas préciser le département ! D'ailleurs, un peu plus loin, les ronds-de cuir se donnaient à eux-mêmes une leçon, puisqu'ils mettaient :

François (Paul), publiciste à Meudon (Seine-et-Oise).

La nouvelle danse

Ce n'est point le Tango (trop vieux !), ni la Furlana (trop catholique... pour être honnête !) ni même quelque trémoutarde émoustillante. C'est... je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... la *Chica*.

Le *Bonnet Rouge* en donne le tuyau aux professeurs de danse, et nul doute que cette « voluptueuse danse antillaise », comme dit le Larousse, ne soit le grand succès de salon de la saison prochaine.

Allons ! en place pour la *Chica* !

C'est, d'ailleurs, à peine plus difficile que le tango, et c'est... oh ! ma chère !...



Mésaventure

C'est une navrante histoire.

Comme nous l'avions annoncé, Jules Uhry était candidat, dans le Puy-de-Dôme. Récemment, il traitait, au Croissant un délégué de sa circonscription. On régla — avant l'addition — les derniers détails de la campagne, et immédiatement le citoyen Uhry écrivit au secrétaire de la fédération pour lui confirmer les termes de l'entente.

Mais, imprudent comme on ne l'est qu'à son âge, Uhry ajoutait : « J'ai vu votre délégué, mais quelle gourde, et quel c... ! » Puis, allant au... mettons téléphone, c'est plus décent, il oubliera la lettre sur la table. Indiscret, le délégué risqua un œil, puis, indigné, mit la main sur le manuscrit.

Quand le bouillant avocat revint, ce fut une joyeuse scène, qui se termina par le retrait pur et simple de la candidature Uhry. Avant le premier tour ! Pauvre vieux, va !



La guerre dans le personnel de l'Assistance Publique

Ils n'y vont pas avec le dos de la cuiller, les camarades de l'A.P. Convaincus que l'Amicale des surveillantes et des surveillants est une affreuse jaunisse, elle ne le lui envoie pas dire : « Vous n'êtes que des lèche-bottes, vous trompez vos associés, vous avez trahi les suppléantes, vous avez trompé l'association, vous avez lésé les intérêts corporatifs, vous avez trahi les surveillantes ; pontifes de l'association, vous êtes des fumistes, vous êtes des lâches ! »

Et c'est une mise en accusation en règle, étayée de faits, de documents et de preuves.

Déjà des cartels ont été échangés ; on parle d'un duel au revolver, à 15 pas, six coups chargés, tir à volonté, les adversaires marchant l'un contre l'autre.

Espérons qu'une solution moins brutale interviendra. Il est beau certes de défendre les intérêts de sa corporation et de dénoncer les lâchetés des pleutres et des vendus en mal de décorations, mais c'est jeu de dupe que de mettre comme enjeu une peau propre et honnête face à face avec un épiderme à claques ou une tête à gilles.



Chacun chez soi !

Les Auvergnats ont tellement pris l'habitude de s'expatrier et d'aller dans la capitale gagner le bon argent des Parisiens, qu'ils s'apitoient sur les infortunés restés à la terre natale d'où, eux, n'auraient jamais dû partir. Aussi, avec l'esprit de solidarité qui les caractérisent, se cotisent-ils pour entretenir les gens du « patelin ».

Ce n'est pas, en effet, sans stupéfaction que nous avons lu, à l'*Officiel*, l'insertion suivante :

« L'UNION POMAYROLAISE ».

Société amicale et philanthropique des originaires de la commune de Pomayrols (Aveyron). Objet : Entr'aide mutuelle et amélioration du sort de ceux qui habitent le pays natal. Siège social : 41, rue de la Roquette, à Paris (XI^e).

Ce « ceux qui habitent le pays natal » n'est-il pas énorme, quand on y réfléchit ?



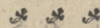
Bateaux parlementaires

La mystification faite par le père putatif d'Hégésippe Simon à nombre de sénateurs et députés, prouve qu'on peut leur faire écrire et dire tout ce qu'on veut... en s'y prenant bien, comme disait Basile.

M. Georges Berry, qui est le premier à se moquer de ceux de ses collègues qui ont « marché », ne se sera probablement pas bien assimilé le dossier de la catastrophe de Melun, et au cours de son

interpellation il a déclaré textuellement à ses collègues ahuris : « Il est souvent impossible à un mécanicien de voir la lumière des disques parce que, quand il passe sous un pont, il est obligé de renverser le tuyau de la cheminée » (*Journal Officiel*).

Sur les rivières, peut-être, où les bateaux vont lentement et où bien des ponts ont été établis avant la navigation à vapeur ; mais sur la voie ferrée, établie exprès, avec la vitesse où vont les trains !...



Un nom qui s'en va

Dans la promotion des palmes, nous trouvons un seul M. Cocu. Récemment, les journaux annonçaient deux accidents de chemins de fer, en des points fort différents de la France. Or, les mécaniciens des deux trains s'appelaient, l'un et l'autre, Cocu. Pour une fois ils n'avaient pas de chance !

Pourtant, sait-on que les Cocus disparaissent peu à peu ? Il ne se passe pas, en effet, d'année que, par décret délibéré en Conseil d'Etat, quelque Cocu ne soit autorisé à changer de nom.

Faut-il croire qu'il en restera... tant qu'il y aura des femmes ?



La chasse au siège

L'un est un banquier fort riche — il y en a — intelligent, ambitieux, qui a déjà tâté de la politique et qui sait le parti qu'en peut tirer un habile homme... d'affaires ; l'autre est un homme de lettres et de principes, qui porte un grand nom et s'en montre digne par la passion qu'il apporte à défendre les nobles causes et à vouloir purifier le parti républicain ; son apostolat l'entraîne vers la politique et il aspire à la tribune parlementaire d'où il répandra des vérités définitives.

Après avoir promené leurs espérances en divers lieux, l'un dans

DIALOGUE DES CHOSES



LE CLOCHER — Encore un peu de vent à droite et la girouette Aristide sera de not e côté.

(Dessin de MARCEL COLLOT.)

le Sud-Est, l'autre dans le Nord-Ouest, ils se sont rencontrés en un même lieu où la place est bonne à prendre, les gens du cru ne pouvant se mettre d'accord sur un représentant local. Les travaux d'approche ont commencé. L'un fait sonner ses écus et l'autre ses principes. Ils ont l'un et l'autre des partisans. L'un en perd l'autre en gagne à mesure qu'on approche de la date du Congrès, qui les départagera.

Et ce sera une fois de plus la lutte de l'honneur et de l'argent. Parions pour l'argent. M. Louis Dreyfus sera désigné par les Comités de Meaux contre M. P.-H. Loyson.

**

M. Bertrand d'Aramon va trouver un adversaire sérieux, au moins aussi riche, sinon aussi ... titré que lui, en la personne de M. Guillaume Desouches, que présente le comité Chauvière. Les électeurs du quinzième ne s'ennuieront pas.

**

A Digne, le grand Joseph sera combattu par Robert Nanteuil (Montagnier), rédacteur en chef d'*Armée et Démocratie*, et ce n'est pas Reinach qui a le plus de chance d'enlever le morceau.

**

Le citoyen Escat sera candidat dans son pays. Inutile d'ajouter que ce pays-là niche quelque part, dans le Midi.

**

Offenstadt-Villefranche tentera la chance cette année. En attendant avril il prime les familles nombreuses dans la Drôme, où il est candidat. Quand les petits « primés » seront devenus grands, le joyeux éditeur sera peut-être député...

**

A Rochefort, le vieux de Lanessan (tiens ! il n'est donc pas mort) trouvera un jeune en face de lui : M. Charles Briand, rédacteur en chef du *Rappel*. On annonce aussi la candidature de M. Rignoux, maire de Surgères, enrichi dans le commerce des cognacs,

**

Malgré son grand âge et ses fonctions, M. le procureur général Corentin Guyho sera candidat réactionnaire à la députation et il a jeté son dévolu sur la circonscription de Quimperlé qu'il représentait déjà sous l'Ordre Moral.

Mais, à cette époque là, M. Corentin Guyho faisait partie des 363 et il se montra particulièrement rancuneux contre ses adversaires politiques. Plusieurs d'entre eux firent même de la prison sur ses pressantes recommandations...

Aujourd'hui, M. Corentin Guyho procureur parcourt les châteaux et les presbytères et on assure que sa générosité est inépuisable.

Hobereaux et desservants sont décidés à oublier le passé... comme dans la chanson !

**

On demande candidat sérieux contre M. André Hesse, à La Rochelle : il n'y a encore personne.

Sur le réseau de l'État

Relevons quelques perles, dans le rapport annuel que cette administration vient de faire paraître au *Journal officiel*.

Parlant de la construction de la nouvelle ligne Paris-Chartres, on y explique que le sabotage des travaux se poursuit régulièrement (sic).

Et ailleurs : la halte des Gauthiers est ouverte au service des voyageurs, bagages, chiens et articles divers de grande vitesse (animaux et voitures exceptés).

On est logique, à l'État.

Projets d'avenir

Dans le wagon-restaurant du rapide Paris-Bordeaux, avec des efforts souvent comiques, deux douzaines de voyageurs s'efforcent de faire rencontrer, entre deux cahots, leur bouche et leur fourchette.

Dans le fond, à une table, on parle haut.

— Moi, dit M. Lauraine, député de Saintes, je ne crois pas beaucoup à ma réélection.

— Alors, que ferez-vous ? demande M. André Hesse, député de La Rochelle.

— Je ne suis pas ambitieux... Sans cela, je demanderais l'Indo-Chine, comme Doumer. Mais j'aime mieux une vie plus simple et plus tranquille. Ce qui m'irait à merveille, c'est la résidence de Tunis. Je crois d'ailleurs que je l'obtiendrai aisément.

Et la conversation continue, un peu mélancolique, cependant que chaque tour de roue rapproche ces parlementaires de leurs électeurs, peut-être impitoyables...

**

M. Lauraine, d'ailleurs, préférerait peut-être se faire battre, et lâcher tous les soucis politiques au milieu desquels il se débat.

Le député de Saintes n'a pas adhéré au parti radical unifié, mais il n'ose pas non plus (la crainte des électeurs...) entrer à la fédération des gauches. Oh ! il n'en est pas moins profondément briandiste !... Mais ce n'est pas un type dans le genre de M. Forestier. Le tapage l'épouvante. Il entrerait volontiers par une petite porte, mais le perron, au grand jour, lui cause un effroi insurmontable.

M. Lauraine trouve que la vie, en France, devient par trop compliquée.

Oh ! comme on serait bien, à Tunis !

Il y a de ces coïncidences... !

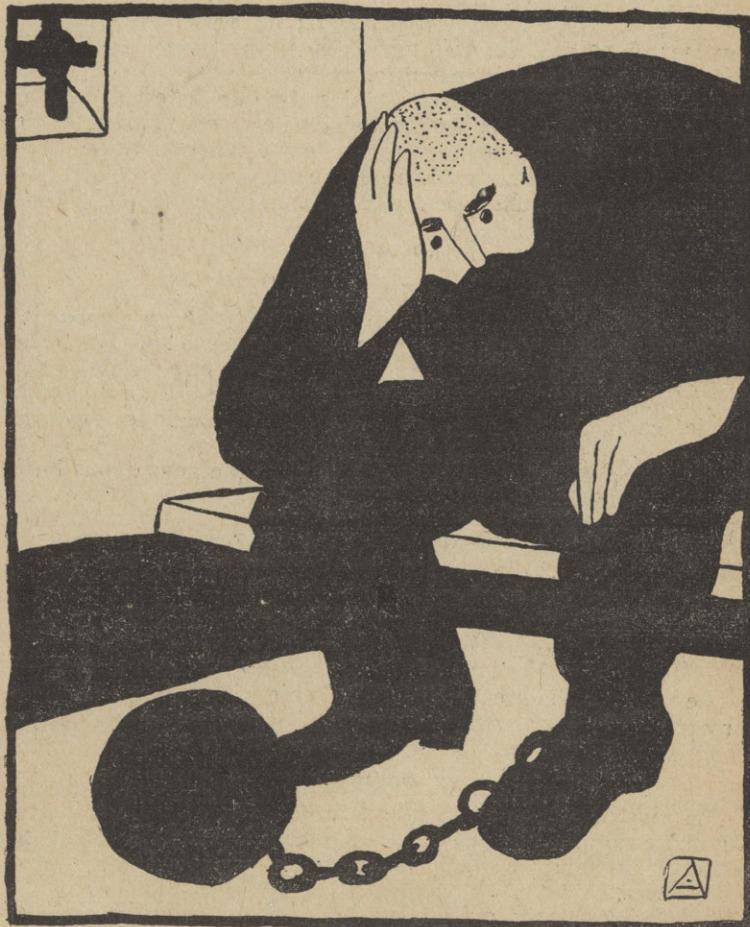
Promenez-vous rue Caumartin, côté des numéros impairs. Voici les bureaux de l'*Action française*, où tous les jours, les camelots de Sa Majesté débitent leur farce et essayent de monter une pièce nouvelle pour piper le bon public.

Et voici que l'immeuble suivant porte, sur un transparent lumineux, le titre si judicieux :

COMÉDIE ROYALE !

Gageons que les visiteurs de l'*Action française* s'y trompent.

RÉFLEXIONS DU CONDAMNÉ A MORT



— J'aurais dû m'y attendre. C'est égal, ça me servira de leçon.

(Dessin de A. DE BASTO.)

EN TRANCHES SAIGNANTES...



ERMEMENT résolu à s'imposer encore — vue l'insuffisance évidente des impôts actuels — les plus lourds sacrifices compatibles avec ses légères finances, le *Bonnet Rouge* n'a pas hésité à faire appel à la collaboration d'une des lumières — venue de l'Ouest, cette fois — du parti évolutionnaire français : vous avez tous reconnu le profil et la face sympathiques du camarade Aristide Briand.

Ce dernier, n'ayant rien à refuser à ses amis, tendit à notre joie, par-dessus la barricade que sa désinvolture enjamba, une main nonchalante dénuée de rancune et fraîchement savonnée dans les cuvettes de M. Reinach ; mais, avec la prudence que nous goûtons en lui — scripta manent — nous autorisa seulement à prendre copie d'une revue inédite, due à son remarquable don théâtral et qui sera jouée bientôt à l'inauguration des bureaux somptueux, place du Théâtre-Français, où la Fédération des Gauches avec sa droiture inflexible opérera des miracles du plus grand réconfort démocratique.

REVUE DE PRINTEMPS

Premier Tableau : APRÈS LA BATAILLE

La scène représente une chambre à coucher hâtivement désaffectée où les paperasses républicaines remplacèrent dans l'armoire attristée le linge odorant et brodé.

Au mur, comme dans Shakespeare, un écriteau :

MUR DES FÉDÉRÉS. — Les nouveaux, ceux qui ne furent pas encore fusillés pour Marianne et se contentent de vivre par elle.

Entrée du compère. Par une délicate attention, celui-ci s'est fait la tête de Briand, mais un Briand un peu terni, endommagé, portant un bandeau sur les yeux.

Entrée de la commère qui ressemble on ne sait pourquoi, à Mme Berthe Cerny la briande sociétaire d'en face.

CERNY

Aristide, pourquoi ce bandeau sur ton œil ?
Est-ce l'amour qui mit ce voile à ton orgueil ?

BRIAND

Non, Berthe, ce n'est pas cela. Sans doute j'aime,
Et tu sais qui ; pourtant ce nouveau stratagème
A son but plus lointain et son jeu plus pervers
Que je m'en vais conter par la grâce des vers...
...Mon frère, ce zéro au sourire si doux...

CERNY

De qui donc parles-tu, mon cher ? Pas de Barthou ?

BRIAND

Non, de Chéron. Et puis, cette langue est morose
Je te raconterai bien mieux l'histoire en prose.

A ce moment toute la tournée Briand-Barthou fait irruption sur des béquilles, retour du Havre.

BRIAND. — Bravo ! comme cela l'opinion publique est pour nous. Nous crierons au scandale, à la barbarie (à Barthou). Ton œil au beurre noir est épatant ! Comment diable as-tu pu te grimer de la sorte ?

REINACH. — Dame ! il a eu l'assiette au beurre à sa disposition.

BRIAND. — C'est égal. Quel succès, mes amis ! (Pour se conformer à la tradition, il chante.)

A peine arrivons-nous qu'on commence à siffler,
Barthou me dit : mon vieux, vaudrait mieux s'en aller
Ah ! mes enfants !

Chéron vers le banquet, filant au pas de charge,
Bien qu'ayant sa largeur, n'en menait pas très large.
Ah ! mes enfants !

Pour nous faire plaisir le conseil au complet
Avait cru de bon goût de mettre son sifflet
Ah ! mes enfants !

Dans la rue, on chantait l'Internationale
Ce vieil air dont j'ai su les paroles banales
Ah ! mes enfants !

Et puis on resiffla pour resiffler encor
On s'offrit par endroits des luttes corps à corps
Ah ! mes enfants !
L'essentiel est pour moi qu'en somme j'ai parlé.
Ils n'ont pu malgré tout me couper le sifflet
Ah ! mes enfants !

(L'huissier apporte une table, un tapis vert, un verre d'eau et autres accessoires).

BRIAND. — Qu'est-ce que c'est ? André de Fouquières ?

L'HUISSIER, confidentiel. — Hélas ! non, ce n'est que Louis. N'ayant pas très bien réussi dans la politique, le malheureux essaye autre chose.

BARTHOU, s'installant. — Oui, mesdames, oui, messieurs, il me reste l'académie. l'habit, trop vert pour le Grand Bourgeois, mais assez mûr pour moi.

Je siégerai à droite de Capus et de la Gorce.

MILLERAND. — A la bonne heure. Vive la République !

BARTHOU. — Aujourd'hui je vais vous parler de la retraite des quinze mille...

(Etienne qui gagne légèrement plus trouve la question sans intérêt ni capital et se tréfile doucement pour prendre l'autobus, histoire de grossir ses bénéfices).

BARTHOU, tenace. — Hégésippe Simon a dit...

(Heureusement, la nécessité de placer le deuxième tableau interrompt l'orateur).

Deuxième Tableau

Cependant, M. Maginot qui a entendu parler d'une revue de printemps vient, solennellement, la passer. Il est précédé de quatre licteurs, un garde des faisceaux et six officiers — un peu plus que Marlborough.

Immédiatement il saute sur le poêle.

MAGINOT

Du charbon. Qu'on m'apporte un boisseau de charbon.
(Mais le charbon est bon absent.)

MAGINOT

Oh ! ces murs où dégoutte une eau supplémentaire...
On a plus de confort dans mon sous-ministère.
Nous allons tout changer. (Il chante)

Sur les bords de la Riviera
Où murmure une brise embaumée
Désormais notre armée ira
Changer un peu l'air de ses chambrées.
Elle aura du bon feu l'hiver,
Des cigares aux douces fumées,
Et tous les paradis d'amour le plus divers
Dès à présent seront ouverts
Gratuitement
Dans tous les régiments.

Le sous-secrétaire d'Etat commence à faire rougir le poêle par la licence de ses propos, mais il estime que c'est suffisant pour cette fois et cesse aussitôt de distribuer la houille peu réchauffante de ses promesses.

Pendant ce temps Briand, l'ancienne lanterne de Flachon à la main, fouille minutieusement le plancher, tel Diogène.

CERNY. — Qu'est-ce que tu cherches ?

BRIAND. — Une opinion. C'est bientôt les élections (à Maginot). Vous n'avez pas cela à l'entente démocratique ?

MAGINOT. — Pardon ! Le choix est des plus variés au contraire.

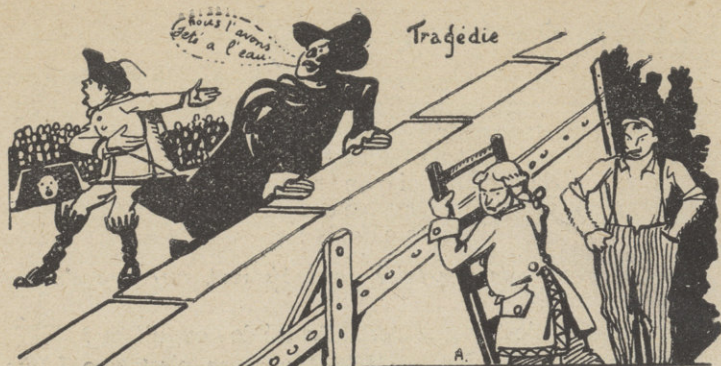
CERNY. — Prends celle que tu as toujours eu.

BRIAND. — Tu as des plaisanteries d'un goût...

Sur l'air : Je suis républicain
Je cherche en vain une opinion sonore
Dont je ne me sois pas encor servi
Car le parti que ma présence honore
Ne charme plus mon cœur inassouvi
Mais je crois bien qu'il n'en reste plus guère
J'ai fréquenté presque tous les coquins.
Si j'essayais enfin d'être sincère
Tout en restant un vrai républicain ? (bis).

(Il continue ses investigations et propose en vain à ses complices présents l'achat au maximum d'une opinion présentable. Hélas ! aucun d'entre eux n'a cela sur lui...)

LE BISTOURI.



Les dessous...

« Madame » à la Porte Saint-Martin

Lorsque M. Savoie proposa au délicat écrivain Abel Hermant de transformer en comédie la série des nouvelles : « Les Renards » qu'il avait publiés dans un grand quotidien du matin, les deux auteurs tombèrent d'accord pour écrire une véritable pièce à clef...

Tout le monde avait reconnu dans les deux héros des « Renards » Anatole France et M. de Caillavet.

Il fallait que cette histoire sentimentale fût encore plus évi-
dente à la scène... que dans le roman.

Savoie suivit le scénario de la comédie avec la fougue et la force qui sont ses principales qualités.

Abel Hermant dialogua avec finesse sur cette trame, et la pièce achevée fut portée aux directeurs de la Porte-Saint-Martin.

Ceux-ci craignirent que le public n'acceptât point un spectacle aussi osé... Ils redoutèrent aussi la sévérité de la Presse où Anatole France et M. de Caillavet ont de grandes amitiés et demandèrent aux deux auteurs des rectifications et des amputations.

C'est ainsi que le caractère du grand romancier héros de « Madame » fut retouché, rapetissé, rendu méconnaissable.

La pièce y perdit de sa saveur première.

L'avenir nous dira qui eurent raison dans cette affaire — des auteurs... ou des directeurs... Le public semble déjà se prononcer contre ceux-ci...

Ohé! la morale!

Les Folies Bergère viennent, avec la nouvelle revue, d'entrer dans une ère d'économie. On connaît déjà la combinaison qui consiste à laisser aux auteurs le soin de payer le costumier en lui abandonnant une large partie de leurs droits. Mais, Clément Bannel ne s'en est pas tenu là : il a diminué tous les artistes de sa troupe, à l'exception d'un seul, M. Raimu, dont le contrat en bonne et due forme ne pouvait être invalidé.

Toutefois, M. Bannel, quoique directeur depuis de longues années, n'est pas très ancré dans ces nouveaux principes économiques, c'est M. Quinel, l'un des auteurs, qui se chargea des engagements à prix réduits. Et, dès qu'une artiste venait se proposer, le dialogue suivant s'engageait :

— Vous voulez jouer dans ma revue?...

« Qu'avez-vous fait précédemment ? »

— J'ai été commère à la Cigale, commère à la Scala, et dernièrement encore je jouais à l'Apollo !

L'auteur se recueillait, puis après avoir inspecté la tenue de l'artiste, dont la mise recélaît plutôt une certaine aisance :

— Vous n'êtes pas malheureuse chez vous, n'est-ce pas ?...

Ce ne sont pas vos appointements qui vous font vivre... Alors, vous aurez 100 francs par mois.

L'artiste refusait, mais acceptait plus souvent.

Que pense-t-on de ces procédés empruntés aux sous-maîtresses de maisons closes ?

Les Ladres jumeaux

Les deux confrères Fischer ont fait répéter, il y a peu, une pièce au théâtre Antoine-Gémier.

Tant elle était sotté qu'on les obligea à la retirer.

— Vous devez, leur dit-on, une compensation à l'artiste qui s'est dépensée pour créer votre rôle.

Les deux confrères s'en furent trouver, dans sa loge, la charmante enfant.

— Ma mignonne, lui dirent-ils, nous savons tout ce que nous vous devons. Pour nous acquitter envers vous, nous ne vous offrirons pas de banales fleurs, mais un présent bien plus précieux, bien plus durable.

— Oh ! oh ! soupira la petite épanouie qui entrevit, dans un éblouissement, la vitrine du bijoutier. Vous avez tant de talent !

— Nous ferons bien les choses. Nous vous donnerons notre dernier livre avec notre double dédicace.

— Oh ! c'est trop ! c'est beaucoup trop pour moi, murmura l'actrice d'une voix désenchantée. Donnez-moi donc seulement un bracelet !

Les isolés

Déjà ? L'harmonie ne serait pas absolue entre les trois nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique.

Les « jumeaux de Brighton » de la Gaité, seraient mécontents de leur associé Gheusi ! Et ils songeraient à réintégrer au plus tôt leur bonne vieille maison du square des Arts et Métiers...

Sont-ce de faux bruits et verrons-nous, au contraire, l'influence de M. Jean Nougues s'affirmer dans le théâtre qui vit éclore *Quo Vadis* ?

Le cas de Labis

Si M. Labis, le nouveau régisseur général de l'Opéra, a quitté la Gaité-Lyrique, où depuis sept années, il exerçait sa profession, c'est qu'il n'a pas grand espoir dans l'avenir directorial de M. Charbonnel.

M. Labis ne se fait certes aucune illusion sur sa situation. Il restera à l'Opéra tant que dureront les deux actuels directeurs Messager et Broussan.

M. Rouché le débarquera pour mettre à sa place un de ses hommes.

M. Labis sera sans doute alors appelé à diriger l'Opéra de Bordeaux que la mort de son prédécesseur M. Stuart a laissé sans titulaire.

Autohresse

Mlle D'Orliac, auteur des *Chiffonniers* — qui, tel Dieu, ne travaillèrent que six jours à la Renaissance et se reposèrent le septième — n'est pas heureuse de l'accueil fait à sa pièce par le public parisien...

Elle en veut à tout le monde, à ses interprètes, aux spectateurs, surtout aux critiques d'un grand quotidien théâtral.

Mlle D'Orliac, qui est la fille d'un ancien capitaine de gendarmerie — se plaignait récemment de son sort à plusieurs amies.

« Ah ! disait-elle, si au lieu d'embrasser cette carrière, j'avais épousé un brave gendarme comme mon père me le conseillait jadis, je serais plus heureuse ! »

Mais, mademoiselle, il est temps encore !...

Trustant Bernard

Jusqu'à la générale de : *Je ne trompe pas mon mari* à l'Athénée, Tristan Bernard eut, sur l'affiche, en ne comptant que les grands théâtres, quatre pièces, tout simplement : *Triple-Patte*, dont au susdit Athénée; *Jeanne Doré* chez Sarah Bernhardt; *La gloire ambulancière* à la Comédie des Champs-Élysées et *Les deux Canards* au Palais-Royal...

Aujourd'hui, voilà que ce vilain trustee de Feydeau le dépouille d'une de ses scènes... Mais patience, sous peu, Tristan en reconquerra une nouvelle : le théâtre Antoine où l'on met en répétition ces jours-ci un drame nouveau de lui (car *Jeanne Doré* l'a mis en goût). Et nous aurons demain encore quatre pièces de Tristan Bernard sur l'affiche.

Des planches à l'écran

Non, Gabriele n'était pas parti ! Il a, dimanche dernier, assisté à Saint-Cloud à cette réunion de coursing par lui dotée d'un prix, le prix d'Annunzio.

Mais tout de même, nous n'avons pas pour l'instant à craindre la récurrence de quelque *Chèvrefeuille* ou de quelque *Pisanelle*... Le grand Gabriele consacre donc au cinéma la totalité de son génie. Et c'est ainsi qu'il vient d'achever un grand film inédit pour lequel, tout comme pour un vrai drame lyrique, Mascagni écrira une importante partition inédite... Ce sera une première sensationnelle. Mais nous n'aurons pas trop à nous plaindre : au moins, ces personnages ne parleront pas...

Épilogue

C'était bien de la publicité... L'odyssée de la princesse russe mystérieusement disparue s'est terminée à l'Olympia.

Tout de même, il est quelque chose de consolant. Ce numéro sensationnel n'excite même pas comme celui du fameux Quadraustein l'hostilité des spectateurs devant tant d'éhonté

battage... C'est le silence, un silence glacial : le public semble ne pas comprendre que celle qui joue là devant lui est l'héroïne de cette aventure qui accapara quelques jours les premières pages des journaux... Et dans ce silence, la pauvre flûte maladroite et les maigres applaudissements de la claqué résonnent misérablement. C'est une impression pitoyable.

Public, commencerais-tu à l'éduquer ?

Naïveté

Notre jeune premier national, M. André Brûlé, doit partir cet été en Amérique du Sud et y donner plusieurs représentations des derniers succès théâtraux de Paris.

A cet effet, il constitue en ce moment la troupe qui doit l'accompagner. Et ce n'est pas là le plus divertissant du voyage.

Cependant, si ce travail préparatoire comporte de gros ennuis, il lui réserve quelquefois de doux instants d'hilarité, qui le dédommagent amplement.

Entre autres, celui-ci :

Il venait d'engager l'une de nos plus applaudies ingénues, dont l'air candide et naïf — à la scène — a été encensé par la critique. Celle-ci allait signer le contrat quand, soucieuse, elle questionna :

— Alors, pour aller à Buenos-Ayres, faut traverser la mer ?

— Oui, répond Brûlé, l'Océan Atlantique !

— Chouette ! s'exclame Mlle C...t, on verra des baleines !

— Mais non, lui dit le directeur occasionnel, tu n'y penses pas... D'ailleurs, il n'y a plus de baleines...

— Faut pas me la faire, gouaille l'ingénue... Y a plus de baleines ? sans blague, alors, avec quoi qu'on fait l'huile de foie de morue ?

Authentique !

LA CHANSON DU PEUPLE

donnera exceptionnellement, le Samedi 21 février, Salle Lancry, 10, rue de Lancry, et, Dimanche 22 février, au Palais des Fêtes, 199, rue St-Martin,

Deux Grandes Soirées Extraordinaires de Gala

avec le Concours de Mme Nine Pinson, l'Etoile des Folies-Bergère, accompagnée par le poète-compositeur Charles d'Avray ; Marguerite Greyval, du Théâtre Antoine ; Broka ; le Ténor Géraldi. — Les meilleurs chansonniers ; Xavier Privas, Francine Lorée-Privas, Marcel Legay, Mévisto aîné, Eugène Lemerrier, Anne de Bercy, Maurice Hallé, Paul Besnard, dans ses Chansons et Poèmes du Pays de Sologne, René-Paul Groffe, Jeanne Mysère (Débuts), dans leurs œuvres. — ENTRÉE PUBLIQUE : 1 franc ; PREMIÈRES : 1 fr. 50.

Les portes seront ouvertes à 7 h. 45.



SPORTEZ-VOUS

BIEN



SUR LES BORDS DU RIN...G

Jim Lancaster, le boxeur truqué étant de nouveau autorisé à combattre par la Fédération Française de la Boxe, cette décision nous vaudra peut-être d'assister à un match peu banal.

Jim Lancaster en veut particulièrement à notre confrère Georges Oudin qui l'attaqua si fortement dans l'*Intransigeant* et mit sa valeur en doute. Il lui propose donc un match.

Comme nous nous étonnions d'un pareil défi, M. Georges Oudin n'étant pas obligé de connaître la boxe, Lancaster nous montrant un livre de M^r Van Roose nous dit : « Un monsieur qui se permet, pour expliquer les coups de la boxe, d'exposer ainsi sa lamentable académie doit au moins connaître ce sport, il ne peut donc avoir aucune excuse de ce côté. J'attends donc sa réponse. »



A CHACUN SELON

SON MÉRITE...

La semaine dernière, un inventeur essayait un parachute de son invention. Après s'être fait enlever à 300 mètres d'altitude, sans la moindre hésitation il se laissa tomber dans l'espace.

Quelques secondes d'angoisse et ce fut la descente lente et l'atterrissage désiré.

C'est certainement l'invention la plus concluante à ce jour comme parachute pour un aviateur.

Or la presse si généreuse — et pour cause — en communiqués d'exhibition — fit à peine mention de cet acte de bravoure et d'utilité. Il est vrai qu'elle a fort à faire à signaler les moindres faits et gestes du Védriens (Jules) national.

FOULES



IV. — La foule des croyants.

(Dessin de JEL.)

15 Centimes

N° 14. — Samedi 21 Février 1914

Le Bonnet Rouge

CARNAVAL



— Je vous connais, beaux masques !...

(Dessin de A. DE BASTO.)